

Ce devait être l'heure de la sieste. Le soleil était haut dans le ciel. Au centre d'une place vide se dressait une ancienne fontaine de pierre, surmontée d'une curieuse croix. Pendant une seconde, je crus qu'une femme s'y trouvait crucifiée, mais en réalité, il s'agissait d'une mère et de son enfant. C'est la tête de ce dernier, usée par l'érosion, que j'avais prise pour une poitrine. Après avoir bu et m'être aspergé le visage à la fontaine, je repris le cap vers l'ouest.

Le ressac des vagues, tout proche, mugissait avec le vent. Les nuages se reflétaient sur la mer. Mouettes et goélands criaient dans un ciel aveuglant.

À la hauteur des dernières maisons, j'aperçus la silhouette d'un homme âgé, un peu voûté, assis à côté d'une épave de voiture. Il me fit un salut amical, auquel je répondis en levant le bras. Tout avait l'air à peu près normal.

À cet instant, mes pensées relièrent plusieurs détails. D'abord, je marchais depuis des heures et le soleil n'avait pas baissé sur l'horizon. Ensuite, je n'avais croisé ni voiture, ni cycliste, ni promeneur de tout l'après-midi. La présence de ce vieil homme était un soulagement. Mais, plus surprenant encore, devant moi, la route s'arrêtait...

La main en visière, je clignai des yeux, cherchant à voir plus loin. Non, pas de doute, la route goudronnée s'arrêtait ici, brusquement. Un talus bas, de terre vaseuse, finissait en pente douce. Aucune piste ne la prolongeait. Pas de digue, ni de quais ou de port en vue...

Au-delà s'étendait un désert craquelé, simplement bordé par l'océan. On eût dit l'orée d'un lac salé. Brièvement, j'envisageai de faire demi-tour. Rien ne bougeait dans cette morne étendue. On ne voyait ni chat, ni chien. Seules quelques mouettes s'éloignaient dans le ciel. Le son de la cornemuse s'était éteint. Une rangée de poteaux noirs s'enfonçait dans le sable. Les reflets du soleil, paillettes

dorées, étincelaient sur la mer. Réalisant l'étrangeté de la situation, j'allai à la rencontre du vieil homme...

Lorsque je fus devant lui, il me parla d'une voix nasale.

« Bonjour ! Beau temps aujourd'hui, non ?

- Oui, bonjour, en effet... Dites-moi, la route, là...

- Ah, la route... Eh bien oui, c'est la fin. La fin de la route. Faut bien qu'elle s'arrête un jour, non ? C'est comme ça. Elle s'arrête ici. Voilà. »

Il avait répondu en souriant, sur un ton enjoué. Pour lui, ça semblait être une chose admise. Un vent d'ouest, chargé d'iode, venait de la mer et soufflait vers la terre.

Montrant le désert, je repris : « Et par là, dites, ça mène où ?

- Oh, par là... Faut voir. Souvent ça change, c'est selon. Vas-y donc, continue jusqu'à la presqu'île. Après, tu verras bien... Au bout, il y a un bois, et puis des vieux cailloux... »

Il me dit être un des derniers passeurs, après avoir précisé que ce n'était pas son métier. Encouragé, j'avais envie de suivre son conseil, je voulais continuer. Avec lui, mes inquiétudes s'étaient dissipées, donc je me remis en route, encore plus déterminé. Le sable était clair. Des coquillages et des algues séchées craquaient sous mes pas. D'ample et mécanique, mon allure devint lourde. Ma respiration s'accorda au rythme de mes pas. Le soleil m'hypnotisait.

Je marchai longtemps, ne m'étonnant de rien. Les nuits courtes suivaient rapidement des journées interminables. Dormais-je en marchant, tout en rêvant que je marchais ?

Les premiers temps, je ne vis que des lueurs dans le brouillard. Une fois j'entendis, venu du large, un chant beau et triste, comme celui des sirènes. Le lendemain, une licorne s'éloigna en galopant à travers la lagune. Je longeais toujours le rivage, couleur émeraude. L'écume épaisse des

vagues s'accumulait devant un amas de rochers arrondis. Du granit rose, poli par le temps, bordait la mer à cet endroit. Marchant toujours, je franchis le cordon des dunes. Derrière lui se trouvait un bois de pins odorants. Puis vinrent des marécages, bordés par des iris jaunes, des aulnes, des bouleaux. Ensuite je vis des menhirs alignés et un dolmen, ainsi que les ruines d'un château-fort. À l'horizon, au-dessus des nuages, émergeait une montagne au sommet couvert de neige. Était-ce le mont Olympe ? Un autre jour, j'aperçus un groupe de centaures. Le sol, tapissé d'aiguilles de pin, amortissait le galop de leurs sabots. Ils s'arrêtèrent un instant, me virent de loin et reprirent leur course.

Plusieurs jours s'écoulèrent. Dès la troisième nuit, les étoiles n'étaient plus à la même place. Deux croissants de lune, un blanc et un jaune, brillaient dans un ciel où, de temps à autre, d'étranges formes lumineuses apparaissaient.

J'allais bon train sur les sentiers. Le paysage allait en se vallonnant. Un matin, dans une clairière, des lutins et des farfadets conversaient ensemble avec animation : éclats de voix, rires, poses et mimiques théâtrales...

Près d'eux, à l'ombre d'un chêne, deux lionnes somnolaient. Prudent, je choisis de faire un large détour. Derrière les haies s'étaient des petits champs cultivés, des vergers.

Au bord d'un chemin, une vieille femme cueillait des herbes. Quand elle me vit passer, elle me souhaita la bienvenue.

Enfin j'atteignis un village dont les maisons avaient des toits de chaume, couverts de mousse. Les haies, fenêtres et parterres débordaient de plantes en fleurs : hortensias, acanthes, rhododendrons, agapanthes... Dans les jardins, les pommes rougissaient. Les gens qui vivaient là étaient heureux, ça se voyait. Trois d'entre eux m'accueillirent, me nourrirent et me logèrent. Pendant une semaine, ils m'apprirent les rudiments de la pêche, de la poterie et du

tissage. En échange, je me rendis utile en aidant à nourrir les animaux dans les fermes des environs.

De longues promenades m'entraînaient vers l'arrière-pays, vers la forêt. Il y avait toujours une clairière, une source à découvrir. Là bruissaient autant les feuillages que les êtres vivants. Dans une lande de bruyère, par endroits, poussait l'herbe d'oubli. Une crête de schiste rouge affleurait entre les fougères et les ajoncs, sans doute les os enfouis d'une créature fabuleuse, saillant à nouveau après des millénaires.

Un soir, je tombai sur quatre menhirs, dressés devant un bosquet de chênes. Des petits champignons poussaient aux alentours. Épuisé, je m'allongeai près du feu. D'étranges visions m'assaillirent et, décontenancé, je m'endormis sur place. À peine sorti d'un songe, j'entrais dans un autre...

Je revoyais les quatre pierres levées, pareilles à de grands doigts qui sortaient de terre. Hiératiques et froides dans la nuit, elles vibraient doucement. Leur surface rugueuse luisait sous la clarté lunaire. La rosée vint les recouvrir. Il n'y avait aucun souffle de vent. De timides nuages s'effilochaient à l'horizon. Rêvais-je encore, alors que l'aube allait poindre ?

Une dernière étoile s'éteignit. Un oiseau siffla ses trois premières notes. Dans la lueur croissante du matin, j'avais repris la route de bonne heure. Au bord d'un étang, je croisai un petit homme, qui se présenta et entama la conversation. Il s'appelait David. Au village, chacun était idéalement disponible, prêt à bavarder à n'importe quel moment de la journée. On se voit, on s'arrête, on cause, c'est la pause, voilà la vraie vie. D'abord le temps : « Les brumes vont se lever, Soleil promet d'être chaud... »

Les bleus de la nuit s'éclaircissaient. Les menhirs veillaient sur la lande. David, d'un accent chantant, poursuivit sa description.

« Les branches des arbres vont tinter, en entendant le rire des fées. C'est l'heure où le Petit Peuple saute du lit. L'heure des jeux et des taquineries, vous savez bien. Les fantômes s'évanouiront. Les crânes et les esprits malins resteront cachés dans leurs grottes, car ils craignent la lumière du jour. Pourtant la vie est belle partout, à Magonia...

Gnomes, korrigans, trolls et gobelins se rendormiront, comme d'habitude, en bâillant et en grognant. Sylphes et naïades iront se baigner dans les rivières. Avec un peu de chance, vous apercevrez Serpent de Mer, surgi du fond des âges. Il fera rouler ses anneaux pour sortir du sommeil. En Asie, on l'appelle Grand Dragon d'Eau... »

David était intarissable sur le folklore et la mythologie. Son humour était contagieux, il répandait la bonne humeur. Il me raconta avoir joué le rôle d'un magicien, dans un film tourné avec des amis. Lui aussi aimait la cuisine indienne et les percussions africaines. Les cyprès gagnaient en couleur et en volume. Autour de nous, toutes sortes d'oiseaux se répondaient en pépiant, en gazouillant...

David continua, davantage sur le ton de la confidence : « Ce soir, c'est la nuit la plus courte, la fête du solstice d'été. Demain sera un jour spécial, le plus long de l'année. Nous allons dresser un menhir. Les pierres qui nous servent de repères sont déjà en place. Le sable, les cordes et les rondins sont prêts. À l'aube, il nous faudra capturer un rayon de soleil, le tout premier, pour qu'il vienne allumer la stèle au fond de l'allée couverte. Il chauffera le ventre de notre mère la Terre. Alors notre père le Soleil pourra boucler le cycle annuel. Les menhirs alignés, grâce aux signes magiques gravés sur leurs flancs, marquent la présence du temps sacré : ils feront basculer l'univers. Les grandes marées passeront, et après l'été viendra le temps des récoltes...

Ceux des plaines, ceux des rivages et ceux du ciel vont se réunir. Les elfes chanteront, les djinns danseront !

Nous allons accomplir cette cérémonie en une seule journée. Viens, ta force nous sera utile. Les rêveurs sont nos alliés. Ensemble, nous célébrerons la joie. Une fois dressées, les pierres diffusent l'énergie, et celle-ci nous maintient en vie... Cependant l'équilibre reste fragile : nous sommes de plus en plus menacés par des créatures maléfiques : démons, loups garous, goules, vampires, zombies et morts-vivants, qui redeviennent visibles aux yeux des hommes modernes... »

Maintenant, nous avons bu plusieurs tasses de thé. La grande clarté progressait. Le sommet des collines se paraît d'une teinte orangée. Les troncs des palmiers grincèrent, frappés de biais par les rayons solaires, et leurs feuilles se tenaient immobiles. Il faisait bon, l'air était doux.

« Ça y est, Soleil règne... » murmura David en levant la tête, les yeux fermés.

« Magonia, pensai-je. Ainsi se nomme ce pays... »

Je comprenais mieux : ailleurs était ici, précisément ici, très loin de nulle part. Sans doute rêvais-je toujours...

Le lendemain de la cérémonie, je m'apprêtais à quitter le village quand David revint me voir. Ce que nous avons construit et vécu ensemble était exceptionnel. Je sentais que j'avais des courbatures un peu partout, surtout dans les bras, les épaules et le dos. Des étincelles flottaient encore autour de mes yeux, échos de la magie qui avait entouré le rituel du menhir, et pâles reflets de la grande fête qui avait suivi...

Alors que j'allais lui demander quel chemin prendre, il aborda un autre sujet : « Nous sommes perçus de différentes façons. Les gens voient ce qu'ils sont prêts à croire. Ici vivent la plupart des êtres engendrés par l'imagination des hommes. Tu es là par accident, comme nous. Nous avons juste voulu nous montrer et te faire visiter Magonia... Tu sais, tous les peuples ont leur île enchantée... »

Il fit une courte pause.

« J'ai vu sur ton visage que tu n'osais rien demander, mais ces questions te tracassent. Laisse-toi vivre simplement, et tu pourras voir le merveilleux chaque jour. Ces choses-là sont plus sensibles qu'intelligibles. Il est bon de suivre ses intuitions, son instinct. Le cœur ne ment pas. Je lisais dans ton esprit que tu y pensais, et comme j'y pense aussi, voilà une belle coïncidence, non ? »

Il éclata de rire puis me montra la bonne direction, vers le sud-est. « Ton monde, c'est par là. Tu es une bonne personne. Encore merci. Nous nous souviendrons de toi. Reviens quand tu veux, et bonne chance ! »

Sur le chemin du retour, en fin d'après-midi, je m'arrêtai devant le rivage. Face à la baie, sur la plage, je me baignai enfin dans les eaux calmes. Là, des baleines à bosse s'étaient donné rendez-vous. Quand elles vinrent respirer à la surface, je vis rouler leur dos et leur queue immense, dans des gerbes d'écume. Ensuite elles plongèrent, créant de gros remous en repartant vers les profondeurs. Elles chantaient, et leurs appels langoureux me troublèrent.

Une sterne plongea pour pêcher un petit poisson à la surface. Après deux heures de pause, je me ressaisis et m'éloignai, à regret. La grâce ne dure jamais assez longtemps. C'était bien la fin des grandes vacances...

Maintenant, je suis revenu à la lisière des mondes. L'eau de la fontaine est toujours aussi fraîche. Je me suis installé dans la dernière maison vide, à la sortie du village, près de la carcasse rouillée de la voiture.

À peine étais-je arrivé que le vieil homme, très content, me proposa de faire le tour de son jardin. Chez lui, c'est étonnant, tout pousse sur du sable, qui contient peu de terre. Il y a des fleurs partout, un potager et des arbres fruitiers...

Après, il me donna une casquette blanche. « C'est ton tour », dit-il en m'indiquant son poste de veille, une tonnelle abritée près des saules, avec un canapé, des chaises, un établi, des outils et des pièces de vannerie.

Cet après-midi, il est parti se reposer. Plusieurs habitants des bourgs alentour se relaient. Je viens souvent m'asseoir ici quand nous avons de la visite. Parfois je marche un moment avec l'un d'entre vous. Je reste un peu, ou bien je m'en retourne, c'est selon, rien ne presse. Vous trouverez toujours quelqu'un...

Si un jour vous voyez une route qui s'arrête, continuez, s'il vous plaît. Continuez, même lorsque vous pensez que tout est fini. Sur le parcours de chacun de nous, des surprises ont été semées, peut-être par un destin farceur. Ou alors, c'est que le hasard fait bien les choses...

Venez, vous ne regretterez pas notre rencontre. À Magonia, l'œil renaît lavé chaque matin. La corne d'abondance n'existe plus, mais un chaudron magique est caché dans la forêt. Si vous êtes patients, vous verrez les corbeaux, le cerf, le sanglier, l'hermine, et vous les entendrez parler...

Au large, par beau temps, vous apercevrez un chapelet d'îles. La plus à l'ouest, c'est l'île des Fées, où sommeille un antique calice, entouré de narcisses blancs. Au nord du pays, face à l'océan se dressent les falaises. Là nichent des milliers d'oiseaux, macareux, fous de Bassan, guillemots et pingouins... On dit que, jadis, des géants arpentaient cette contrée. Ils construisaient des chaussées sur la mer, avec des dalles hexagonales, de grandes pierres de lave...

Venez ou revenez nous voir. Tous reviennent un jour. Je suis un des passeurs, et je vous attends.

Aranea

Quelque chose d'étrange arrive à mes doigts : ils poussent. Ils se sont remis à pousser tout seuls, comme des grands. Sans m'avoir averti, depuis peu, ils poussent. Comprenez bien que je n'y suis pour rien.

Les phalanges se développent. Les paumes des mains demeurent conformes à ce que l'on peut attendre d'elles. Les os semblent se maintenir en place et les muscles répondent toujours. Visiblement le sang circule, la peau reste élastique. On pourrait presque dire que ça va, d'un point de vue physiologique. Pourtant, même si je ne le sens pas, je le vois bien : mes doigts poussent.

Oui, malgré moi ils grandissent. Lentement, ensemble, les doigts des deux mains s'allongent. Il y a trois semaines, n'en croyant pas mes yeux, je voulus vérifier leur longueur. Le majeur avait déjà gagné deux centimètres sur sa taille initiale. Puis ça a continué.

Aujourd'hui, j'ai renoncé à tout calcul, c'est inutile. Ils dépassent tous largement les vingt-cinq centimètres. Les pouces, eux, n'ont pas bougé. De fait, ils ont l'air minuscule à côté des huit autres. Mes pieds et orteils sont restés fidèles à eux-mêmes. Mais que faire avec de tels doigts ?

C'est surtout quand il me faut sortir que je m'inquiète. Comment réagir envers cet ami qui, tout à l'heure, dans la rue, voudra me serrer la main ? Et la voisine d'en face, que dira-t-elle, à son retour ?

Hier encore, les poches de mon pantalon n'étaient plus assez grandes pour cacher cette singularité. Non, ça ne rentrait pas : je dus découdre et couper le fond. Je fis de

même avec la doublure de mon manteau. Quand je pliais les doigts, ils se rabattaient à plat sur mes avant-bras. Les ongles arrivaient alors au creux du coude. Ainsi repliés, je les glissai à l'intérieur des manches pour dissimuler le tout, au moins temporairement. Maintenant ce n'est plus possible. Je ne sors plus pendant la journée, redoutant d'exhiber une telle difformité. Que penseraient les gens ?

En dépit de ma prudence et de ma volonté de ne rien faire, il reste bon nombre d'activités pour lesquelles on a besoin de se servir de ses mains. Par exemple pour se moucher, ce qui est disgracieux, j'en conviens. J'ai recours à des ruses de prestidigitateur pour me laver, m'habiller ou me nourrir. Et je préfère vous épargner la scène des toilettes...

Partout, dans la chambre, dans la cuisine, je dois me réhabituer à saisir correctement les objets. Comme un physicien atomiste qui, utilisant à distance des bras mécaniques, progresse à tâtons. Le lendemain, souvent, c'est à refaire. La perspective ne change pas, seule mon allonge se modifie.

Mes doigts ont, en moyenne, gagné un centimètre par nuit. Dans la journée, c'est variable, je demeure assez maladroit. Pour cuisiner, même si je n'ai stocké que des conserves, la préparation d'un repas relève de l'aventure. Ustensiles et ingrédients se jouent de mes manœuvres. Le four et le grille-pain se sont ligüés pour me brûler. Je me méfie des plaques chauffantes et du mixer, qui semblent attendre leur heure. Bouillies et purées sont mon lot quotidien.

Rien ne fonctionne comme je le souhaite, sauf les terminaisons nerveuses, qui réagissent très bien à la douleur. Coupures et bleus me ramènent au réel. Quand donc finira ce cauchemar éveillé ? Me faudra-t-il trancher mes propres doigts au hachoir ? Je n'ose y penser.